



LES PÈRES DU SYSTÈME TAOÏSTE

LÉON WIEGER

LAO-TZEU

(LAOZI)

1

老子

TRADUCTION : LÉON WIEGER

www.taichi-kungfu.fr

Dr Léon Wiegner S.J.

Taoïsme. Tome II.

LES PÈRES DU SYSTÈME TAOÏSTE

老 子

Lao-tzeu

2

列 子

Lie-tzeu

莊 子

Tchoang-tzeu

Texte revu sur les anciennes éditions taoïstes,
traduit d'après les commentaires et la tradition taoïstes.

1913

Préface.

Ce volume contient ce qui reste de trois penseurs chinois, 老子 Lao-tzeu, 列子 Lie-tzeu, 莊子 Tchoang-tzeu, qui vécurent du sixième au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Lao-tzeu, le Vieux Maître, fut un contemporain de Confucius, plus âgé que lui d'une vingtaine d'années. Sa vie s'écoula entre les dates 570-490 probablement (les dates de Confucius étant 552-479). Rien, de cet homme, n'est historiquement certain. Il fut bibliothécaire à la cour des 周 Tcheou, dit la tradition taoïste. Il vit Confucius une fois, vers l'an 501, dit encore la tradition taoïste. Las du désordre de l'empire, il le quitta, et ne revint jamais. Au moment de franchir la passe de l'Ouest, il composa pour son ami, le 關合 préposé à la passe 尹喜 Yinn-hi, l'écrit célèbre traduit dans ce volume. Cela encore est tradition taoïste. Dans la très courte et très insignifiante notice 老子列傳 qu'il lui a consacrée vers l'an 100 avant J. C., 司馬遷 Seuma-ts'ien dit que, d'après certains, le nom de famille du Vieux Maître fut 李 Li, son prénom commun 耳 Eull, son prénom noble 伯陽 Pai-yang, son nom posthume 聃 Tan (d'où l'appellatif posthume Lao-tan). Mais, ajoute le célèbre historien, lequel fut, comme son père, plus qu'à moitié taoïste, « d'autres disent autrement, et, du Vieux Maître, on peut seulement assurer ceci, qu'ayant aimé l'obscurité par dessus tout, cet homme effaça délibérément la trace de sa vie. » (史記 Cheu-ki, chap. 63). — Je n'exposerai point ici la légende de Lao-tzeu, ce volume étant historique.

Lie-tzeu, Maître Lie, de son nom 列禦寇 Lie-uk'eu, aurait vécu, obscur et pauvre, dans la principauté 鄭 Tcheng, durant quarante ans. Il en fut chassé par la famine, en l'an 398. A cette occasion, ses disciples auraient mis par écrit la substance de son enseignement. Ces données reposent aussi uniquement sur la tradition taoïste. Elles ont été souvent et vivement attaquées. Mais les critiques de l'index bibliographique 四庫全書 Seu-k'ou-ts'uan-chou, ont jugé que l'écrit devait être maintenu.

Tchoang-tzeu, Maître Tchoang, de son nom 莊周 Tchoang-tcheou, ne nous est guère mieux connu. Il dut être au déclin de sa vie, vers l'an 330. Très instruit (Seuma-ts'ien, Cheu-ki, l.c. appendice), il passa volontairement sa vie dans l'obscurité et la pauvreté, bataillant avec verve contre les théories et les abus de son temps.

C'est donc entre les extrêmes 500-330, qu'il faut placer l'élucubration des idées contenues dans ce volume. Je dis, des idées, non des écrits ; voici pourquoi : — De Lao-tzeu, la tradition affirme formellement qu'il écrivit. L'examen attentif de son œuvre, paraît donner raison à la tradition. C'est bien une tirade, tout d'une haleine, reprise ab ovo quand l'auteur a dévié ; une enfilade de points et de maximes, plutôt qu'une rédaction suivie ; le factum d'un homme qui précise et complète sa pensée, pas obscure mais très profonde, en reprenant, en retouchant, en insistant. Primitivement, aucune division en livres et en chapitres n'exista. La division fut faite plus tard, assez maladroitement. — Quant à Lie-tzeu et Tchoang-tzeu, l'examen des deux traités qui portent leurs noms, montre à l'évidence que ces deux hommes n'ont pas écrit. Ils se composent d'un assemblage de notes, de fiches, recueillies par les auditeurs souvent avec des variantes et des erreurs, collationnées ensuite, brouillées et reclassées par des

copistes, interpolées par des mains tendancieuses non taoïstes, si bien que, dans le texte actuel, il se trouve quelques morceaux diamétralement contraires à la doctrine certaine des auteurs. Les chapitres sont l'œuvre de ceux qui collationnèrent les centons. Ils furent construits en réunissant ce qui se ressemblait à peu près. Plusieurs furent mis dans un désordre complet, par l'accident qui brouilla tant de vieux écrits chinois, la rupture du lien d'une liasse de lattes, et le mélange de celles ci. — A noter que ces traités taoïstes ne furent point compris dans la destruction des livres, en 213 avant J. C.

La doctrine des trois auteurs est une. Lie-tzeu et Tchoang-tzeu développent Lao-tzeu, et prétendent faire remonter ses idées à l'empereur Hoang-ti, le fondateur de l'empire chinois. Ces idées sont, à très peu près, celles de l'Inde de la période contemporaine, l'âge des Upanishad. Un panthéisme réaliste, pas idéaliste. — Au commencement fut seul un être, non intelligent mais loi fatale, non spirituel mais matériel, imperceptible à force de ténuité, d'abord immobile, Tao le Principe, car tout dériva de lui. Un jour ce Principe se mit à émettre Tei sa Vertu, laquelle agissant en deux modes alternatifs yinn et yang, produisit comme par condensation le ciel, la terre et l'air entre deux, agents inintelligents de la production de tous les êtres sensibles. Ces êtres sensibles vont et viennent au fil d'une évolution circulaire, naissance, croissance, décroissance, mort, renaissance, et ainsi de suite. Le Souverain d'en haut des Annales et des Odes, n'est pas nié expressément, mais dégradé, annulé, si bien qu'il est nié équivalentement. L'homme n'a pas une origine autre que la foule des êtres. Il est plus réussi que les autres, voilà tout. Et cela, pour cette fois seulement. Après sa mort, il rentre dans une nouvelle existence quelconque, pas nécessairement humaine, même pas nécessairement

animale ou végétale. Transformisme, dans le sens le plus large du mot. — Le Sage fait durer sa vie, par la tempérance, la paix mentale, l'abstention de tout ce qui fatigue ou use. C'est pour cela qu'il se tient dans la retraite et l'obscurité. S'il en est tiré de force, il gouverne et administre d'après les mêmes principes, sans se fatiguer ni s'user, faisant le moins possible, si possible ne faisant rien du tout, afin de ne pas gêner la rotation de la roue cosmique, l'évolution universelle. Apathie par l'abstraction. Tout regarder, de si haut, de si loin, que tout apparaisse comme fondu en un, qu'il n'y ait plus de détails, d'individus, et par suite plus d'intérêt, plus de passion. Surtout pas de système, de règle, d'art, de morale. Il n'y a, ni bien ni mal, ni sanction. Suivre les instincts de sa nature. Laisser aller le monde au jour le jour. Évoluer avec le grand tout.

Reste à noter les points suivants, pour la juste intelligence du contenu de ce volume.

Beaucoup de caractères employés par les anciens taoïstes, sont pris dans leur sens primitif étymologique ; sens tombé en désuétude, ou devenu rare depuis. De là comme une langue spéciale, propre à ces auteurs. Ainsi Tao-tei-king ne signifie pas traité de la Voie et de la Vertu (sens dérivés de Tao et Tei), mais traité du Principe et de son Action (sens antiques).

Aucun des faits allégués par Lie-tzeu et surtout par Tchoang-tzeu, n'a de valeur historique. Les hommes qu'ils nomment, ne sont pas plus réels, que les abstractions personnifiées qu'ils mettent en scène. Ce sont procédés oratoires, rien de plus. Il faut surtout se garder de prendre pour réelles, les assertions de Confucius, toutes inventées à plaisir. Certains auteurs mal avertis, sont jadis tombés dans cette

erreur, et ont de bonne foi imputé au Sage des effata que lui prêta son ennemi Tchoang-tzeu, pour le ridiculiser.

Confucius, le plastron de Tchoang-tzeu, est présenté en trois postures. — 1° comme l'auteur du conventionnalisme et le destructeur du naturalisme ; comme l'ennemi juré du taoïsme, par conséquent. C'est la vraie note. Ces textes sont tous authentiques. — 2° comme prêchant, en converti, le taoïsme plus ou moins pur, à ses propres disciples. Fiction parfois très ingénieusement conduite, pour faire ressortir des discours mêmes du Maître, l'insuffisance du Confucéisme et les avantages du Taoïsme. Textes authentiques, mais qu'il faut se garder d'imputer à Confucius. — quelques textes peu nombreux, purement confucéistes, sont des interpolations. Je les noterai tous.

De même, les parangons du système confucéen, Hoang-ti, Yao, Chounn, le grand U, et autres, sont présentés en trois postures. — 1° exécrés comme auteurs ou fauteurs de la civilisation artificielle. C'est la vraie note. Textes authentiques. — 2° loués pour un point particulier, commun aux Confucéistes et aux Taoïstes. Textes authentiques. — 3° loués en général, sans restriction. Interpolations confucéennes peu nombreuses, que je relèverai. — Je pense de plus que, dans le texte, plus d'un Yao, plus d'un Chounn, sont erreurs de copistes, qui ont écrit un caractère pour un autre.

La date à laquelle l'œuvre de Lao-tzeu fut dénommée 道德經經 Tao-tei-king, n'est pas connue. La dénomination figure dans 淮南子 Hoainan-tzeu, au second siècle avant J. C. — En l'an 742, l'empereur 玄宗 Huan-tsong de la dynastie 唐 T'ang, conféra au traité de Lie-tzeu le titre 冲虚真經 Tch'oung-hu-tchenn king, traité du Maître transcen-

dant du vide ; et au traité de Tchoang-tzeu le titre 南華真經 Nan-hoa-tchenn king, traité du Maître transcendant de Nan-hoa (nom d'un lieu où Tchoang-tzeu aurait séjourné), les deux auteurs ayant reçu le titre 真人 tchenn-jenn hommes transcendants. Le Tao-tei-king est aussi souvent intitulé Tao-tei-tchenn king, depuis la même époque.

Des notes éclaircissent les passages difficiles, ou dans le texte même, ou au pied de la page. — Pour tous les noms propres, chercher dans la table des noms, au bout du volume. — Les lettres TH renvoient à mes Textes Historiques.

Je me suis efforcé de rendre ma traduction d'aussi facile lecture qu'il m'a été possible, sans nuire à la fidélité de l'interprétation. Car mon but est de mettre à la portée de tous les penseurs, ces vieilles pensées, qui ont été depuis tant de fois repensées par d'autres, et prises par eux pour nouvelles.

獻縣 Hien-hien (Ho-kien-fou) le 2 avril 1913

Dr Léon Wieger S.J

LIVRE I

Chapitre 1

A. Le principe qui peut être énoncé, n'est pas celui qui fut toujours. L'être qui peut être nommé, n'est pas celui qui fut de tout temps. Avant les temps, fut un être ineffable, innommable.

B. Alors qu'il était encore innommable, il conçut le ciel et la terre. Après qu'il fut ainsi devenu nommable, il donna naissance à tous les êtres.

C. Ces deux actes n'en sont qu'un, sous deux dénominations différentes. L'acte générateur unique, c'est le mystère de l'origine. Mystère des mystères. Porte par laquelle ont débouché sur la scène de l'univers, toutes les merveilles qui le remplissent.

D. La connaissance que l'homme a du principe universel, dépend de l'état de son esprit. L'esprit habituellement libre de passions, connaît sa mystérieuse essence. L'esprit habituellement passionné, ne connaîtra que ses effets.

Résumé des commentaires

Avant les temps, et de tout temps, fut un être existant de lui-même, éternel, infini, complet, omniprésent. Impossible de le nommer, d'en parler, parce que les termes humains ne s'appliquent qu'aux êtres sensibles. Or l'être primordial fut primitivement, et est encore essentiellement non sensible. En dehors de cet être, avant l'origine, il n'y eut rien. On l'appelle 無 ou néant de forme, 玄 huan mystère, ou 道 tao principe. On appelle 先天 sien-tien, avant le ciel, l'époque où il n'y avait encore aucun être sensible, où l'essence du principe existait seule. Cette essence possédait deux propriétés immanentes, le yinn concentration et le yang expansion, lesquelles furent extériorisées un jour, sous les formes sensibles ciel (yang) et terre (yinn). Ce jour fut le commencement du temps. De ce jour le principe put être nommé par le terme double ciel-terre. Le binôme ciel-terre émit tous les êtres sensibles existants. On appelle 有 you être sensible, ce binôme ciel-terre produisant par 德 tei la vertu du principe, et tous ses produits qui remplissent le monde. On appelle 後天 heou-t'ien après le ciel, les temps postérieurs à l'extériorisation du ciel-terre. L'état yinn de concentration et de repos, d'imperceptibilité, qui fut celui du principe avant le temps, est son état propre. L'état yang d'expansion et d'action, de manifestation dans les êtres sensibles, est son état dans le temps, en quelque sorte impropre. A ces deux états du principe, répondent, dans la faculté de connaître de l'homme, le repos et l'activité, autrement dit le vide et le plein. Quand l'esprit humain produit des idées, est plein d'images, s'émeut de passions, alors il n'est apte à connaître que les effets du principe, les êtres sensibles distincts. Quand l'esprit humain, absolument arrêté, est complètement vide et calme, il est un miroir pur et net, capable de mirer l'essence ineffable et innommable du Principe lui-même. — Comparez chap. 32.

Chapitre 2

A. Tout le monde a la notion du beau, et par elle (par opposition) celle du pas beau (du laid). Tous les hommes ont la notion du bon, et par elle (par contraste) celle du pas bon (du mauvais). Ainsi, être et néant, difficile et facile, long et court, haut et bas, son et ton, avant et après, sont des notions corrélatives, dont l'une étant connue révèle l'autre.

B. Cela étant, le Sage sert sans agir, enseigne sans parler.

C. Il laisse tous les êtres, devenir sans les contrecarrer, vivre sans les accaparer, agir sans les exploiter.

D. Il ne s'attribue pas les effets produits, et par suite ces effets demeurent.

Résumé des commentaires

Les corrélatifs, les opposés, les contraires comme oui et non, sont tous entrés dans ce monde par la porte commune, sont tous sortis du Principe un (Chap. 1. C). Ils ne sont pas des illusions subjectives de l'esprit humain, mais des états objectifs, répondant aux deux états alternants du Principe, yinn et yang, concentration, et expansion. La réalité profonde, le Principe, reste toujours le même, essentiellement ; mais l'alternance de son repos et de son mouvement, crée le jeu des causes et des effets, un va-et-vient incessant. A ce jeu, le Sage laisse son libre cours. Il s'abstient d'intervenir, ou par action physique, ou par pression morale. Il se garde de mettre son doigt dans l'engrenage des causes, dans le mouvement perpétuel de l'évolution naturelle, de peur de fausser ce mécanisme compliqué et délicat. Tout ce qu'il fait, quand il fait quelque chose, c'est de laisser voir son exemple. Il laisse à chacun sa place au soleil, sa liberté, ses œuvres. Il ne s'attribue pas l'effet général produit (le bon gouvernement), lequel appartient à l'ensemble des causes. Par suite, cet effet (le bon ordre) n'étant pas en butte à la jalousie ou à l'ambition d'autrui, a des chances de durer.

Chapitre 3

A. Ne pas faire cas de l'habileté, aurait pour résultat que personne ne se pousserait plus. Ne pas priser les objets rares, aurait pour résultat que personne ne volerait plus. Ne rien montrer d'alléchant, aurait pour effet le repos des cœurs.

B. Aussi la politique des Sages consiste-t-elle à vider les esprits des hommes et à remplir leurs ventres, à affaiblir leur initiative et à fortifier leurs os. Leur soin constant, est de tenir le peuple dans l'ignorance et l'apathie.

C. Ils font que les habiles gens n'osent pas agir. Car il n'est rien qui ne s'arrange, par la pratique du non-agir.

Résumé des commentaires

Toute émotion, tout trouble, toute perversion de l'esprit, vient de ce qu'il s'est mis est communication, par les sens, avec des objets extérieurs attrayants, alléchants. La vue du faste des parvenus, fait les ambitieux. La vue des objets précieux amassés, fait les voleurs. Supprimez tous les objets capables de tenter, ou du moins leur connaissance, et le monde jouira d'une paix parfaite. Faites, des hommes, des bêtes de travail productives et dociles ; veillez à ce que, bien repus, ils ne pensent pas ; entravez toute initiative, supprimez toute entreprise. Ne sachant rien, les hommes n'auront pas d'envies, ne coûteront pas de surveillance, et rapporteront à l'état.

Chapitre 4

- A. Le Principe foisonne et produit, mais sans se remplir.
- B. Gouffre vide, il paraît être (il est) l'ancêtre (l'origine) de tous les êtres.
- C. Il est paisible, simple, modeste, amiable.
- D. Se répandant à flots, il paraît rester (il reste) toujours le même.
- E. Je ne sais pas de qui il est le fils (d'où il procède). Il paraît avoir été (il fut) avant le Souverain.

Résumé des commentaires

Ce chapitre important est consacré à la description du Principe. A cause de l'abstraction du sujet, et peut-être aussi par prudence, ses conclusions choquant les anciennes traditions chinoises, Lao-tzeu emploie trois fois le terme atténué paraître, au lieu du terme catégorique être. — Il ne se prononce pas sur l'origine du Principe, mais le fait antérieur au Souverain des Annales et des Odes. Ce Souverain ne saurait donc être, pour Lao-tzeu, un Dieu créateur de l'univers. Il n'est pas davantage un Dieu gouverneur de l'univers, car jamais Lao-tzeu ne lui fera une place dans son système, à ce titre. La déclaration faite ici, qu'il est postérieur au Principe, équivaut donc pratiquement à sa négation. — Le Principe, en lui-même, est comme un gouffre immense, comme une source infinie. Tous les êtres sensibles sont produits par son extériorisation, par sa vertu *tei* opérant dans le binôme ciel-terre. Mais les êtres sensibles, terminaisons du Principe, ne s'ajoutent pas au Principe, ne le grandissent pas, ne l'augmentent pas, ne le remplissent pas, comme dit le texte. Comme ils ne sortent pas de lui, ils ne le diminuent pas, ne le vident pas non plus, et le Principe reste toujours le même. — Quatre qualités lui sont attribuées, qui seront plus tard souvent proposées à l'imitation du Sage (par ex. chap. 56). Ces qualités sont assez mal définies par les termes positifs paisible, simple, modeste, amiable. Les termes de Lao-tzeu sont plus complexes. Être mousse, sans pointe ni tranchant. N'être pas embrouillé, compliqué. N'être pas éblouissant, mais luire d'une lumière tempérée, plutôt terne. Partager volontiers la poussière, la bassesse du vulgaire.

Chapitre 5

A. Le ciel et la terre ne sont pas bons, pour les êtres qu'ils produisent, mais les traitent comme chiens de paille.

B. A l'instar du ciel et de la terre, le Sage n'est pas bon pour le peuple qu'il gouverne, mais le traite comme chien de paille.

C. L'entre-deux du ciel et de la terre, siège du Principe, lieu d'où agit sa vertu, est comme un soufflet, comme le sac d'un soufflet dont le ciel et la terre seraient les deux planches, qui se vide sans s'épuiser, qui se meut externant sans cesse.

D. C'est là tout ce que nous pouvons entendre du Principe et de son action productrice. Chercher à détailler, par des paroles et des nombres, serait peine perdue. Tenons-nous-en à cette notion globale.

Résumé des commentaires

Il y a deux sortes de bonté : 1° la bonté d'ordre supérieur, qui aime l'ensemble, et n'aime les parties intégrantes de cet ensemble, que, en tant qu'elles sont parties intégrantes, pas pour elles-mêmes, ni pour leur bien propre ; 2° la bonté d'ordre inférieur, qui aime les individus, en eux-mêmes et pour leur bien particulier. Le ciel et la terre qui produisent tous les êtres par la vertu du Principe, les produisent inconsciemment, et ne sont pas bons pour eux, dit le texte ; sont bons pour eux, de bonté supérieure, non de bonté inférieure, disent les commentateurs. Cela revient à dire, qu'ils les traitent avec un froid opportunisme, n'envisageant que le bien universel, non leur bien particulier ; les faisant prospérer si utiles, les supprimant quand inutiles. Ce froid opportunisme est exprimé par le terme chien de paille. Dans l'antiquité, en tête des cortèges funèbres, on portait des figures de chiens en paille, lesquelles devaient happer au passage toutes les influences néfastes. Avant les funérailles, on les préparait avec soin et on les traitait bien, parce qu'ils seraient bientôt utiles. Après les funérailles, on les détruisait, parce que devenus nuisibles, farcis qu'ils étaient d'influences nocives happées, comme Tchoang-tzeu nous l'apprend, chap. 14 D. — Dans le gouvernement, le Sage doit agir à l'instar du ciel et de la terre. Il doit aimer l'État, non les particuliers. Il doit favoriser les sujets utiles, et supprimer les sujets inutiles gênants ou nuisibles, selon l'opportunité, sans aucun autre égard. L'histoire de Chine est pleine des applications de ce principe. Tel ministre, longtemps choyé, est subitement exécuté, parce que l'orientation politique ayant changé, il serait gênant désormais,

quels qu'aient été ses mérites antérieurs ; son heure est venue, dans la révolution universelle ; chien de paille, il est supprimé. Inutile de démontrer que ces idées sont diamétralement contraires aux notions chrétiennes de la Providence, de l'amour de Dieu pour chacune de ses créatures, de grâce, de bénédiction, etc. Bonté d'ordre inférieur que cela, disent, avec un sourire dédaigneux, les Sages taoïstes. — Suit la comparaison célèbre du soufflet universel, à laquelle les auteurs taoïstes renvoient très souvent. Elle sera encore développée dans le chapitre suivant. — Conclusion, c'est là tout ce que l'on sait du Principe et de son action. Il produit l'univers fait d'êtres ; mais l'univers seul lui importe, non aucun être. Si tant est que l'on puisse employer le terme importe, d'un producteur qui souffle son œuvre sans la connaître. Le Brahman des Védantistes a du moins quelque complaisance dans les bulles de savon qu'il souffle ; le Principe des Taoïstes non.

Chapitre 6

A. La puissance expansive transcendante qui réside dans l'espace médian, la vertu du Principe, ne meurt pas. Elle est toujours la même, et agit de même, sans diminution ni cessation.

B. Elle est la mère mystérieuse de tous les êtres.

C. La porte de cette mère mystérieuse, est la racine du ciel et de la terre, le Principe.

D. Pullulant, elle ne dépense pas. Agissant, elle ne fatigue pas.

Résumé des commentaires

Il ne faut pas oublier que l'œuvre de Lao-tzeu ne fut pas divisée en chapitres primitivement, et que la division, faite plus tard, est souvent arbitraire, parfois maladroite. Ce chapitre continue et complète les paragraphes C et D du chapitre 5. Il traite de la genèse des êtres, par la vertu du Principe, lequel réside dans l'espace médian, dans le sac du soufflet universel, d'où tout émane. Les paragraphes A et B, se rapportent à la vertu du Principe ; les paragraphes C et D, au Principe lui-même. Le terme porte, idée de deux battants, signifie le mouvement alternatif, le jeu du yinn et du yang, première modification du Principe. Ce jeu fut la racine, c'est-à-dire produisit le ciel et la terre... En d'autres termes, c'est par le Principe que furent extériorisés le ciel et la terre, les deux planches du soufflet. C'est du Principe qu'émane la vertu productrice universelle, laquelle opère, par le ciel et la terre, entre le ciel et la terre, dans l'espace médian, produisant tous les êtres sensibles sans épuisement et sans fatigue.

Chapitre 7

A. Si le ciel et la terre durent toujours, c'est qu'ils ne vivent pas pour eux-mêmes.

B. Suivant cet exemple, le Sage, en reculant, s'avance ; en se négligeant, il se conserve. Comme il ne cherche pas son avantage, tout tourne à son avantage.

Résumé des commentaires

Si le ciel et la terre durent toujours, ne sont pas détruits par des jaloux, des envieux, des ennemis, c'est qu'ils vivent pour tous les êtres, faisant du bien à tous. S'ils cherchaient leur propre intérêt, dit Wang-pi, ils seraient en conflit avec tous les êtres, un intérêt particulier étant toujours l'ennemi de l'intérêt général. Mais, comme ils sont parfaitement désintéressés, tous les êtres affluent vers eux. — De même, si le Sage cherchait son propre intérêt, il n'aurait que des ennuis, et ne réussirait à rien. S'il est désintéressé à l'instar du ciel et de la terre, il n'aura que des amis, et réussira en tout. — Pour arriver à durer, il faut s'oublier, dit Tchang-houng-yang. Le ciel et la terre ne pensent pas à soi, aussi rien de plus durable. Si le Sage est sans amour propre, sa personne durera et ses entreprises réussiront. Sinon, il en sera tout autrement. — Ou-teng rappelle, et avec raison, que, par ciel et terre, il faut entendre le Principe agissant par le ciel et la terre. C'est donc le désintéressement du Principe, qui est proposé en exemple au Sage, dans ce chapitre.

Chapitre 8

A. La bonté transcendante est comme l'eau.

B. L'eau aime faire du bien à tous les êtres ; elle ne lutte pour aucune forme ou position définie, mais se met dans les lieux bas dont personne ne veut.

En ce faisant, elle est l'image du Principe.

C. A son exemple, ceux qui imitent le Principe, s'abaissent, se creusent ; sont bienfaisants, sincères, réglés, efficaces, et se conforment aux temps. Ils ne luttent pas pour leur intérêt propre, mais cèdent. Aussi n'éprouvent-ils aucune contradiction.

Résumé des commentaires

Ce chapitre continue le précédent. Après l'altruisme du ciel et de la terre, l'altruisme de l'eau est proposé en exemple. Ko-tchangkeng résume ainsi : Fuyant les hauteurs, l'eau recherche les profondeurs. Elle n'est oisive, ni le jour, ni la nuit. En haut elle forme la pluie et la rosée, en bas les fleuves et les rivières. Partout elle arrose, elle purifie. Elle fait du bien et est utile à tous. Elle obéit toujours et ne résiste jamais. Si on lui oppose un barrage, elle s'arrête ; si on lui ouvre une écluse, elle s'écoule. Elle s'adapte également à tout récipient, rond, carré, ou autre. — La pente des hommes est toute contraire. Ils aiment naturellement leur profit. Il leur faudrait imiter l'eau. Quiconque s'abaissant servira les autres, sera aimé de tous et n'aura pas de contradicteurs.

Chapitre 9

A. Tenir un vase plein, sans que rien découle, est impossible ; mieux eût valu ne pas le remplir. Conserver une lame affilée à l'extrême, sans que son tranchant ne s'émousse, est impossible ; mieux eût valu ne pas l'aiguiser à ce point. Garder une salle pleine d'or et de pierres précieuses, sans que rien en soit détourné, est impossible ; mieux eût valu ne pas amasser ce trésor.

Aucun extrême ne peut être maintenu longtemps. A tout apogée succède nécessairement une décadence. Ainsi de l'homme...

26

B. Quiconque, étant devenu riche et puissant, s'enorgueillit, prépare lui-même sa ruine.

C. Se retirer, à l'apogée de son mérite et de sa renommée, voilà la voie du ciel.

Résumé des commentaires

Un vase absolument plein, déborde au moindre mouvement, ou perd de son contenu par l'évaporation. Une lame extrêmement affilée, perd son fil par l'effet des agents atmosphériques. Un trésor sera volé ou confisqué, inévitablement. Arrivé au zénith, le soleil baisse ; quand elle est pleine, la lune commence à décroître. Sur une roue qui tourne, le point qui a monté jusqu'au faite, redescend aussitôt. Qui-conque a compris cette loi universelle, inéluctable, de la diminution suivant nécessairement l'augmentation, donne sa démission, se retire, aussitôt qu'il se rend compte que sa fortune est à son apogée. Il fait cela, non par crainte de l'humiliation, mais par souci bien entendu de sa conservation, et surtout pour s'unir parfaitement à l'intention du destin... Quand il sent que le temps est venu, dit un commentateur, le Sage coupe ses attaches, s'échappe de sa cage, sort du monde des vulgarités. Comme disent les Mutations, il ne sert plus un prince, parce que son cœur est plus haut. Ainsi firent tant de Taoïstes, qui se retirèrent dans la vie privée, en pleine fortune, et finirent dans l'obscurité volontaire.

Chapitre 10

A. Faire que le corps, et l'âme spermatique, étroitement unis, ne se séparent pas.

B. S'appliquer à ce que l'air inspiré, converti en âme aérienne, anime ce composé, et le conserve intact comme l'enfant qui vient de naître.

C. S'abstenir des considérations trop profondes, pour ne pas s'user.

D. En fait d'amour du peuple et de sollicitude pour l'État, se borner à ne pas agir.

E. Laisser les portes du ciel s'ouvrir et se fermer, sans vouloir produire soi-même, sans s'ingérer.

F. Tout savoir, être informé de tout, et pourtant rester indifférent comme si on ne savait rien.

G. Produire, élever, sans faire sien ce qu'on a produit, sans exiger de retour pour son action, sans s'imposer à ceux qu'on gouverne.

Voilà la formule de l'action transcendante.

Résumé des commentaires

L'homme a deux âmes, un double principe de vie. D'abord 魄 p'ai, 鬼 l'âme issue du 白 sperme paternel, principe de la genèse et du développement du fœtus dans le sein maternel. Plus cette âme tient étroitement au corps, plus le nouvel être est sain et solide. Après la naissance, l'absorption et la condensation de l'air 氣 ou 云 produisent la seconde âme, 鬼 l'âme 云 aérienne, principe du développement ultérieur et surtout de la survivance. 營 camp, terme analogue à 殼 coquille, le corps. 載 et 專 différents, pour le parallélisme, faire que. 柔 flexibilité, signifie ici vie, par opposition à la rigidité cadavérique. 嬰兒 l'enfant nouveau-né, est, pour les Taoïstes, l'idéale perfection de la nature encore absolument intacte et sans aucun mélange. Plus tard cet enfançon sera interprété comme un être transcendant intérieur, principe de la survivance. Voyez, sur son endogenèse, Tome 1. Introduction page 13. La maladie, les excès, affaiblissent l'union de l'âme spermatique avec le corps, amenant ainsi la maladie. L'étude, les soucis, usent l'âme aérienne, hâtant ainsi la mort. Entretien du composé corporel et de l'âme aérienne, par une bonne hygiène, le repos, l'aérophérapie ; voilà le programme de la vie du Taoïste. — Pour G, comparez chapitre 2 C D.

Chapitre 11

A. Une roue est faite de trente rais sensibles, mais c'est grâce au vide central non-sensible du moyeu, qu'elle tourne.

B. Les vaisselles sont faites en argile sensible, mais c'est leur creux non-sensible qui sert.

C. Les trous non-sensibles que sont la porte et les fenêtres, sont l'essentiel d'une maison.

Comme on le voit par ces exemples,

D. C'est du non-sensible que vient l'efficace, le résultat.

Résumé des commentaires

Ceci se rattache aux paragraphes A et B du chapitre précédent. L'homme ne vit pas par son corps sensible, mais par ses deux âmes non-sensibles, la spermatique et l'aérienne. Aussi le Taoïste a-t-il surtout soin de ces deux entités invisibles. Tandis que le vulgaire n'y croit pas, ou n'en fait pas cas, parce qu'elles sont invisibles. Ce qui le préoccupe, lui, c'est le matériel, le sensible. Or, dans beaucoup d'êtres sensibles, dit le texte, l'utile, l'efficace, c'est ce qu'ils ont de non-sensible, leur creux, leur vide, un trou. Les commentateurs généralisent et disent : toute efficace sort du vide ; un être n'est efficace, qu'en tant qu'il est vide. — Il paraît que les roues antiques eurent trente rais, parce que le mois a trente jours.

Chapitre 12

A. La vue des couleurs aveugle les yeux de l'homme. L'audition des sons lui fait perdre l'ouïe. La gustation des saveurs use son goût. La course et la chasse, en déchaînant en lui de sauvages passions, affolent son cœur. L'amour des objets rares et d'obtention difficile, le pousse à des efforts qui lui nuisent.

B. Aussi le Sage a-t-il cure de son ventre, et non de ses sens.

C. Il renonce à ceci, pour embrasser cela. (Il renonce à ce qui l'use, pour embrasser ce qui le conserve.)

Résumé des commentaires

Ce chapitre se rattache au précédent. Le ventre est le creux, le vide, donc la partie essentielle et efficace, dans l'homme. C'est lui, qui entretient le composé humain et toutes ses parties, par la digestion et l'assimilation. C'est donc lui qui est l'objet des soins judicieux du Sage taoïste. On comprendra, après cela, pourquoi les bedaines sont si estimées en Chine, et pourquoi les grands personnages du Taoïsme sont le plus souvent représentés très ventrus. Au contraire, l'application des sens, l'exercice de l'esprit, la curiosité, toute activité et toute passion usant les deux âmes et le composé, le Sage s'en abstient soigneusement.

Chapitre 13

A. La faveur pouvant être perdue, est une source d'inquiétudes. La grandeur pouvant être ruinée, est une source d'embarras.

Que signifient ces deux sentences ?

B. La première signifie que, et le soin de conserver la faveur, et la crainte de la perdre, remplissent l'esprit d'inquiétude.

C. La seconde avertit, que la ruine vient ordinairement du trop grand souci pour son agrandissement personnel. Qui n'a pas d'ambition personnelle, n'a pas de ruine à craindre.

D. A celui qui est uniquement soucieux de la grandeur de l'empire (et non de la sienne), à celui qui ne désire que le bien de l'empire (et non le sien propre), qu'à celui-là on confie l'empire, (et il sera en bonnes mains.)

Résumé des commentaires

Suite du chapitre précédent. Autres causes d'usure, autres précautions à prendre pour l'éviter. Pour ceux qui sont en faveur, qui occupent des positions, le souci de se maintenir, use l'âme et le corps. Parce qu'ils sont attachés de cœur, à leur faveur, à leur position. Bien des Sages taoïstes furent honorés de la faveur des grands, occupèrent de hautes positions, sans inconvénient pour eux, détachés qu'ils étaient de toute affection pour leur situation ; désirant, non se maintenir, mais voir leur démission acceptée. Les hommes de cette espèce peuvent être empereurs princes ou ministres, sans détriment pour eux, et sans détriment pour l'empire, qu'ils gouvernent avec le plus haut et le plus entier désintéressement. — Le texte de ce chapitre est fautif dans beaucoup d'éditions modernes.

Chapitre 14

A. En regardant, on ne le voit pas, car il est non-visible. En écoutant, on ne l'entend pas, car il est non-sonore. En touchant, on ne le sent pas, car il est non-palpable. Ces trois attributs ne doivent pas être distingués, car ils désignent un même être.

B. Cet être, le Principe, n'est pas lumineux en dessus et obscur en dessous, comme les corps matériels opaques, tant il est ténu. Il se dévide (existence et action continues). Il n'a pas de nom propre. Il remonte jusqu'au temps où il n'y eut pas d'êtres autres que lui. Superlativement dépourvu de forme et de figure, il est indéterminé. Il n'a pas de parties ; par devant on ne lui voit pas de tête, par derrière pas d'arrière-train.

C. C'est ce Principe primordial, qui régit tous les êtres, jusqu'aux actuels. Tout ce qui est, depuis l'antique origine, c'est le dévidage du Principe.

Résumé des commentaires

Les treize premiers chapitres forment une série. Ici l'auteur reprend depuis le commencement. Nouvelle description du Principe, non-sensible tant il est ténu ; le néant de forme ; l'être infini indéfini ; qui fut avant tout ; qui fut cause de tout. Description pittoresque de 德 (de) son action productrice continue et variée, par la métaphore 紀 (ki) dévidage d'une bobine. Le sens est clair : 道散無德 (dao san wu de) les produits divers du Principe, sont les manifestations de sa vertu ; 德無道之紀也 (de wu dao zhi ji ye) la chaîne infinie de ces manifestations de la vertu du Principe, peut s'appeler le dévidage du Principe. — Ce chapitre important, ne présente aucune difficulté.

Chapitre 15

A. Les Sages de l'antiquité, étaient subtils, abstraits, profonds, à un degré que les paroles ne peuvent exprimer. Aussi vais-je me servir de comparaisons imaginées, pour me faire comprendre vaille que vaille.

B. Ils étaient circonspects comme celui qui traverse un cours d'eau sur la glace ; prudents comme celui qui sait que ses voisins ont les yeux sur lui ; réservés comme un convive devant son hôte. Ils étaient indifférents comme la glace fondante (qui est glace ou eau, qui n'est ni glace ni eau). Ils étaient rustiques comme le tronc (dont la rude écorce cache le cœur excellent). Ils étaient vides comme la vallée (par rapport aux montagnes qui la forment). Ils étaient accommodants comme l'eau limoneuse, (eux, l'eau claire, ne repoussant pas la boue, ne refusant pas de vivre en contact avec le vulgaire, ne faisant pas bande à part).

C. (Chercher la pureté et la paix dans la séparation d'avec le monde, c'est exagération. Elles peuvent s'obtenir dans le monde.) La pureté s'obtient dans le trouble (de ce monde), par le calme (intérieur), à condition qu'on ne se chagrine pas de l'impureté du monde. La paix s'obtient dans le mouvement (de ce monde), par celui qui sait prendre son parti de ce mouvement, et qui ne s'énerve pas à désirer qu'il s'arrête.

D. Celui qui garde cette règle de ne pas se consumer en désirs stériles d'un état chimérique, celui-là vivra volontiers dans l'obscurité, et ne prétendra pas à renouveler le monde.

Résumé des commentaires

Tchang-houngyang explique ainsi le dernier paragraphe D, assez obscur, à cause de son extrême concision : Celui-là restera fidèle aux enseignements des anciens, et ne se laissera pas séduire par des doctrines nouvelles. Cette explication paraît difficilement soutenable.

Chapitre 16

A. Celui qui est arrivé au maximum du vide (de l'indifférence), celui-là sera fixé solidement dans le repos.

B. Les êtres innombrables sortent (du non-être), et je les y vois retourner. Ils pullulent, puis retournent tous à leur racine.

C. Retourner à sa racine, c'est entrer dans l'état de repos. De ce repos ils sortent, pour une nouvelle destinée. Et ainsi de suite, continuellement, sans fin.

D. Reconnaître la loi de cette continuité immuable (des deux états de vie et de mort), c'est la sagesse. L'ignorer, c'est causer follement des malheurs (par ses ingérences intempestives).

E. Celui qui sait que cette loi pèse sur les êtres, est juste (traite tous les êtres d'après leur nature, avec équité), comme doit faire un roi, comme fait le ciel, comme fait le Principe. Et par suite il dure, et vit jusqu'au terme de ses jours, ne s'étant pas fait d'ennemis.

Résumé des commentaires

L'immuabilité est un attribut propre au Principe. Les êtres y participent, en proportion de leur ressemblance acquise avec le Principe. Le Sage taoïste absolument indifférent, étant de tous les êtres celui qui ressemble le plus au Principe, est le plus immuable par conséquent. — Sauf le Principe, tous les êtres sont soumis à l'alternance continue des deux états de vie et de mort. Les commentateurs appellent cette alternance, le va-et-vient de la navette, sur le métier à tisser cosmique. Tchang-houngyang la compare à la respiration, l'inspiration active répondant à la vie, l'expiration passive répondant à la mort, la fin de l'une étant le commencement de l'autre. Le même se sert, comme terme de comparaison, de la révolution lunaire, la pleine lune étant la vie, la nouvelle lune étant la mort, avec deux périodes intermédiaires de croissance et de décroissance. Tout cela est classique, et ressassé dans tous les auteurs taoïstes.

Chapitre 17

A. Dans les premiers temps (quand, dans les choses humaines, tout était encore conforme à l'action du Principe), les sujets savaient à peine qu'ils avaient un prince (tant l'action de celui-ci était discrète).

B. Plus tard le peuple aima et flatta le prince (à cause de ses bienfaits). Plus tard il le craignit (à cause de ses lois), et le méprisa (à cause de ses injustices). Il devint déloyal, pour avoir été traité déloyalement, et perdit confiance, ne recevant que de bonnes paroles non suivies d'effet.

C. Combien délicate fut la touche des anciens souverains. Alors que tout prospérait grâce à leur administration, leur peuple s'imaginait avoir fait en tout sa propre volonté.

Résumé des commentaires

Le sens est obvie, et les commentateurs sont tous d'accord. Cette utopie du gouvernement imperceptible, sans châtiments et sans récompenses, hantait encore le cerveau des lettrés chinois, il n'y a pas bien longtemps.

Chapitre 18

A. Quand l'action conforme au Principe dépérit (quand les hommes cessèrent d'agir spontanément avec bonté et équité), ou inventa les principes artificiels de la bonté et de l'équité ; et ceux de la prudence et de la sagesse, qui dégénérent bientôt en politique.

B. Quand les parents ne vécurent plus dans l'harmonie naturelle ancienne, on tâcha de suppléer à ce déficit par l'invention des principes artificiels de la piété filiale et de l'affection paternelle.

C. Quand les États furent tombés dans le désordre, on inventa le type du ministre fidèle.

Résumé des commentaires

Les principes et les préceptes, en un mot la morale conventionnelle, inutiles dans l'âge du bien spontané, furent inventés quand le monde tomba en décadence, comme un remède à cette décadence. L'invention fut plutôt malheureuse. Le seul vrai remède eût été le retour au Principe primitif. — C'est ici la déclaration de guerre de Lao-tzeu à Confucius. Tous les auteurs taoïstes, Tchoang-tzeu en particulier, ont déclamé contre la bonté et l'équité artificielles, mot d'ordre du Confucéisme.

Chapitre 19

A. Rejetez la sagesse et la prudence (artificielles, conventionnelles, la politique, pour revenir à la droiture naturelle primitive), et le peuple sera cent fois plus heureux.

B. Rejetez la bonté et l'équité (artificielles, la piété filiale et paternelle conventionnelles), et le peuple reviendra (pour son bien, à la bonté et à l'équité naturelles,) à la piété filiale et paternelle spontanées.

C. Rejetez l'art et le lucre, et les malfaiteurs disparaîtront. (Avec la simplicité primordiale, on reviendra à l'honnêteté primordiale.)

46

D. Renoncez à ces trois catégories artificielles, car l'artificiel ne suffit pour rien.

E. Voici à quoi il faut vous attacher : être simple, rester naturel, avoir peu d'intérêts particuliers, et peu de désir.

Résumé des commentaires

Ce chapitre est la suite du précédent. Il est parfaitement clair. Les commentateurs s'accordent. Matière développée au long par Tchoang-tzeu.

Chapitre 20

A. Renoncez à toute science, et vous serez libre de tout souci. Qu'est-ce que la différence entre les particules wei et a (sur laquelle les rhéteurs ont tant à dire) ? Qu'est-ce que la différence entre le bien et le mal (sur laquelle les critiques n'arrivent pas à s'accorder) ? (Ce sont là des futilités, qui empêchent d'avoir l'esprit libre. Or la liberté d'esprit est nécessaire, pour entrer en relations avec le Principe.)

B. Sans doute, parmi les choses que les hommes vulgaires craignent, il en est qu'il faut craindre aussi ; mais pas comme eux, avec trouble d'esprit, jusqu'à en perdre son équilibre mental.

C. Il ne faut pas non plus se laisser déséquilibrer par le plaisir, comme il leur arrive, quand ils ont fait un bon repas, quand ils ont regardé le paysage du haut d'une tour au printemps avec accompagnement de vin, etc.)

D. Moi (le Sage), je suis comme incolore et indéfini ; neutre comme l'enfant qui n'a pas encore éprouvé sa première émotion ; comme sans dessein et sans but.

E. Le vulgaire abonde (en connaissances variées), tandis que moi je suis pauvre (m'étant défait de toute inutilité), et comme ignare, tant je me suis purifié. Eux paraissent pleins de lumières, moi je parais obscur. Eux cherchent et scrutent, moi je reste concentré en moi. In-

déterminé, comme l'immensité des eaux, je flotte sans arrêt. Eux sont pleins (de talents), tandis que moi je suis comme borné et inculte.

F. Je diffère ainsi du vulgaire, parce que je vénère et imite la mère nourricière universelle, le Principe.

Résumé des commentaires

Le texte de ce chapitre varie dans les diverses éditions ; il doit avoir été mutilé ou retouché. Les commentaires diffèrent aussi beaucoup les uns des autres. L'obscurité provient, je pense, de ce que Lao-tzeu parlant de lui-même, et se proposant comme modèle des disciples du Principe, n'aura pas voulu parler plus clair. Tchang-houngyang me paraît avoir le mieux interprété sa pensée.

Chapitre 21

A. Tous les êtres qui jouent un rôle dans la grande manifestation sur le théâtre cosmique, sont issus du principe, par sa vertu (son dévidage).

B. Voici que être est le Principe : il est indistinct et indéterminé. Oh combien indistinct et indéterminé ! — Dans cette indistinction et indétermination, il y a des types. Oh qu'il est indistinct et indéterminé ! — Dans cette indistinction et indétermination, il y a des êtres en puissance. Oh qu'il est mystérieux et obscur ! — Dans ce mystère, dans cette obscurité, il y a une essence, qui est réalité. — Voilà quelle sorte d'être est le Principe.

C. Depuis l'antiquité jusqu'à présent, son nom (son être) restant le même, de lui sont sortis tous les êtres.

D. Comment sais-je que telle fut l'origine de tous les êtres ?.. Par cela (par l'observation objective de l'univers, qui révèle que les continents doivent être issus de l'absolu).

Résumé des commentaires

Ce chapitre élevé n'est pas obscur, et les commentateurs s'accordent. Toutes ces notions nous sont déjà connues. C'est le troisième chapitre consacré à la définition du Principe et de sa Vertu ; plus clair que les précédents ; comme si Lao-tzeu, en y revenant, avait précisé ses idées.

Chapitre 22

A. Les anciens disaient, l'incomplet sera complété, le creux sera redressé, le creux sera rempli, l'usé sera renouvelé ; la simplicité fait réussir, la multiplicité égare.

B. Aussi le Sage qui s'en tient à l'unité, est-il le modèle de l'empire, (du monde, l'homme idéal). Il brille, parce qu'il ne s'exhibe pas. Il s'impose, parce qu'il ne prétend pas avoir raison. On lui trouve du mérite, parce qu'il ne se vante pas. Il croît constamment, parce qu'il ne se pousse pas. Comme il ne s'oppose à personne, personne ne s'oppose à lui.

C. Les axiomes des anciens cités ci-dessus, ne sont-ils pas pleins de sens ? Oui, vers le parfait (qui ne fait rien pour attirer), tout afflue spontanément.

Résumé des commentaires

Le sens est clair. S'en tenir à l'unité, c'est, dit Tchang-houngyang, 過拘一是忘我忘物守一 s'oublier soi-même et oublier toutes choses, 拘元守一 pour se concentrer dans la contemplation de l'unité originale.

Chapitre 23

A. Peu parler, et n'agir que sans effort, voilà la formule.

B. Un vent impétueux ne se soutient pas durant une matinée, une pluie torrentielle ne dure pas une journée. Et pourtant ces effets sont produits par le ciel et la terre, (les plus puissants de tous les agents. Mais ce sont des effets forcés, exagérés, voilà pourquoi ils ne peuvent pas être soutenus). Si le ciel et la terre ne peuvent pas soutenir une action forcée, combien moins l'homme le pourra-t-il.

C. Celui qui se conforme au Principe, conforme ses principes à ce Principe, son agir à l'action de ce Principe, son non-agir à l'inaction de ce Principe. Ainsi ses principes, ses actions, ses inactions, (spéculations, interventions, abstentions,) lui donneront toujours le contentement d'un succès, (car, quoi qu'il arrive ou n'arrive pas, le Principe évolue, donc il est content).

D. (Cette doctrine de l'abnégation de ses opinions et de son action, est du goût de peu de gens.) Beaucoup n'y croient que peu, les autres pas du tout.

Résumé des commentaires

Le sens est clair, et les commentateurs s'accordent. Le texte de ce chapitre est très incorrect dans les éditions modernes, ayant été retouché avec inintelligence.

Chapitre 24

A. A force de se dresser sur la pointe des pieds, on perd son équilibre. A vouloir faire de trop grandes enjambées, on n'avance pas. A se montrer, on perd sa réputation. A s'imposer, on perd son influence. A se vanter, on se déconsidère. A se pousser, on cesse de croître.

B. A la lumière du Principe, toutes ces manières d'agir sont odieuses, dégoûtantes. Car elles sont excès, superfétation ; ce qu'une indigestion est à l'estomac, ce qu'une tumeur est au corps. Quiconque a des principes (conformes au Principe), ne fait pas ainsi.

55

Résumé des commentaires

Ce chapitre est la suite des deux précédents. Le sens est clair. Les commentateurs s'accordent. Excès sur la simplicité naturelle.

Chapitre 25

A. Il est un être d'origine inconnue, qui exista avant le ciel et la terre, imperceptible et indéfini, unique et immuable, omniprésent et inaltérable, la mère de tout ce qui est.

B. Je ne lui connais pas de nom propre. Je le désigne par le mot Principe. S'il fallait le nommer, on pourrait l'appeler le Grand, grand aller, grand éloignement, grand retour, (le principe de l'immense évolution cyclique du cosmos, du devenir et du finir de tous les êtres).

C. Le nom Grand convient (proportionnellement) à quatre êtres (superposés) ; à l'empereur, à la terre, au ciel (triade chinoise classique), au Principe. L'empereur doit sa grandeur à la terre (son théâtre), la terre doit sa grandeur au ciel (qui la féconde), le ciel doit sa grandeur au Principe (dont il est l'agent principal). (Grandeur d'emprunt, comme on voit. Tandis que) le Principe doit sa grandeur essentielle, à son aséité.

Résumé des commentaires

Chapitre célèbre ; comparez le chapitre 1. Les commentateurs sérieux s'accordent, les verbeux bafouillent. Le Principe est appelé la mère de tout ce qui est, en tant que source de l'être de tout ce qui est. Il ne peut être nommé, étant le néant de forme, lequel est dépourvu de tout accident auquel on puisse accrocher un qualificatif. Être indéfini, ou Principe universel, sont les seuls termes qui lui soient applicables proprement.

Chapitre 26

A. Le lourd est la base (racine) du léger, le repos est le soutien (prince) du mouvement. (Ces choses doivent toujours être unies dans un juste tempérament.)

B. Aussi un prince sage, quand il voyage (dans son char léger), ne se sépare-t-il jamais des lourds fourgons qui portent ses bagages. Par quelques beaux paysages qu'il passe, il ne prend son gîte que dans les localités paisibles.

C. Hélas, comment un empereur a-t-il pu donner à l'empire le spectacle d'une folle conduite, perdant à force de légèreté toute autorité, et à force de libertinage tout repos ?

58

Résumé des commentaires

Allusion historique à l'empereur 過 拘元守一 幽王 You-wang, ou à un autre, on ne sait pas au juste. Les commentateurs sont d'avis que ce chapitre est seulement une exhortation à une conduite réglée. Dans le dernier paragraphe, dans bien des éditions, au lieu de 根 , on trouve les variantes 本 ou 臣 . Le parallélisme absolu entre A et C, exige 根 .

Chapitre 27

A. L'habile marcheur ne laisse pas de traces, l'habile parleur ne blesse personne, l'habile calculateur ne se sert pas de fiches, l'expert en serrures en fabrique que personne ne peut ouvrir, l'expert en nœuds en noue que personne ne peut dénouer. (Tous les spécialistes ont ainsi leur spécialité, qui fait leur gloire, dont ils tirent profit.)

B. De même le Sage (politicien confucéen), le sauveur professionnel des hommes et des choses, a ses procédés à lui. Il se considère comme le maître né des autres hommes, qu'il estime être la matière née de son métier.

C. Or c'est là s'aveugler, (voiler la lumière, les principes taoïstes). Ne pas vouloir régenter, ne pas s'approprier autrui, quoique sage faire l'insensé (s'obstiner à vivre dans la retraite), voilà la vérité essentielle.

Résumé des commentaires

Traduit d'après Tchang-houngyang 不好無人師，不愛取人無資, lequel remarque, avec raison, que presque tous les commentateurs se sont trompés sur l'interprétation de ce chapitre. Opposition nette du Confucéiste et du Taoïste. Le premier ne rêve qu'une fonction. qui lui donne autorité sur les hommes. Le second s'en défend tant qu'il peut.

Chapitre 28

A. Avoir conscience de sa puissance virile (savoir qu'on est un coq), et se tenir néanmoins volontairement dans l'état inférieur de la femelle (de la poule) ; se tenir volontairement au plus bas point dans l'empire... Se comporter ainsi, c'est montrer qu'on conserve encore la vertu primordiale, (le désintéressement absolu, participation du Principe).

B. Se savoir éclairé, et se faire passer volontairement pour ignare ; être volontiers le marchepied de tous... Se comporter ainsi, c'est prouver qu'en soi la vertu primordiale n'a pas vacillé, qu'on est encore uni au premier Principe.

C. Se savoir digne de gloire, et rester volontairement dans l'obscurité ; être volontiers la vallée (le plus bas point) de l'empire... Se comporter ainsi, c'est prouver qu'on possède encore intacte l'abnégation originelle, qu'on est encore dans l'état de simplicité naturelle.

D. (Le Sage refusera donc la charge de gouverner. S'il est contraint de l'accepter, alors qu'il se souvienne que) de l'unité primordiale, les êtres multiples sont sortis par éparpillement. (Qu'il ne s'occupe jamais de ces êtres divers), mais gouverne comme chef des officiers (premier moteur), uniquement appliqué au gouvernement général, sans s'occuper nullement des détails.

Résumé des commentaires

Ce chapitre se rattache à C, la fin du précédent. Il décrit bien le gouvernement olympien, tel que l'entendent les Taoïstes. Le chapitre 29 fait suite.

Chapitre 29

A. Pour celui qui tient l'empire, vouloir le manipuler (agir positivement, gouverner activement), à mon avis, c'est vouloir l'insuccès. L'empire est un mécanisme d'une délicatesse extrême. Il faut le laisser aller tout seul. Il n'y faut pas toucher. Qui le touche, le détraque. Qui veut se l'approprier, le perd.

B. Quand il gouverne, le Sage laisse aller tous les êtres (et l'empire qui est leur somme), d'après leurs natures diverses ; les agiles et les lents ; les apathiques et les ardents ; les forts et les faibles ; les durables et les éphémères.

C. Il se borne à réprimer les formes d'excès qui seraient nuisibles à l'ensemble des êtres, comme, la puissance, la richesse, l'ambition.

63

Résumé des commentaires

Tchang-houngyang appelle cette répression des excès, la seule intervention permise au Taoïste, l'agir dans le non-agir.

Chapitre 30

(De tous les excès, le plus préjudiciable, le plus damnable, c'est celui des armes, la guerre).

A. Que ceux qui assistent un prince de leurs conseils, se gardent de vouloir faire sentir à un pays la force des armes. (Car pareille action appelle la revanche, se paie toujours fort cher.) Là où des troupes séjournent, les terres abandonnées par les laboureurs, ne produisent plus que des épines. Là où de grandes armées ont passé, des années de malheur (famine et brigandage) suivent.

B. Aussi le bon général se contente-t-il de faire ce qu'il faut (le moins possible ; répression plutôt morale que matérielle), et s'arrête aussitôt, se gardant bien d'exploiter sa force jusqu'au bout. Il fait tout juste ce qu'il faut (pour rétablir la paix), non pour sa gloire et son avantage, mais par nécessité et à contre-cœur, sans intention d'augmenter sa puissance.

C. Car à l'apogée de toute puissance, succède toujours la décadence. Se faire puissant, est donc contraire au Principe, (source de la durée). Qui manque au Principe sur ce point, ne tarde pas à périr.

Commentaires littéraires. Aucune controverse.

Chapitre 31

A. Les armes les mieux faites, sont des instruments néfastes, que tous les êtres ont en horreur. Aussi ceux qui se conforment au Principe, ne s'en servent pas.

B. En temps de paix, le prince met à sa gauche (la place d'honneur) le ministre civil qu'il honore ; mais même en temps de guerre, il met le commandant militaire à sa droite (pas la place d'honneur, même alors qu'il est dans l'exercice de ses fonctions).

Les armes sont des instruments néfastes, dont un prince sage ne se sert qu'à contre-cœur et par nécessité, préférant toujours la paix modeste à une victoire glorieuse.

65

Il ne convient pas qu'on estime qu'une victoire soit un bien. Celui qui le ferait, montrerait qu'il a un cœur d'assassin. Il ne conviendrait pas qu'un pareil homme règne sur l'empire.

C. De par les rites, on met à gauche les êtres fastes, et à droite les êtres néfastes. (Or quand l'empereur reçoit ensemble les deux généraux,) le général suppléant (qui n'agit qu'à défaut du titulaire et qui est par conséquent moins néfaste) est placé à gauche, tandis que le général commandant est mis à droite, c'est-à-dire à la première place selon

les rites funèbres, (la place du conducteur du deuil, du chef des pleureurs). Car à celui qui a tué beaucoup d'hommes, incombe de les pleurer, avec larmes et lamentations. La seule place qui convienne vraiment à un général vainqueur, c'est celle de pleureur en chef, (conduisant le deuil de ceux dont il a causé la mort).

Commentaires littéraires. Aucune controverse.

Chapitre 32

A. Le Principe n'a pas de nom propre. Il est la nature. Cette nature si inapparente, est plus puissante que quoi que ce soit. Si les princes et l'empereur s'y conforment, tous les êtres se feront spontanément leurs collaborateurs ; le ciel et la terre agissant en parfaite harmonie, répandront une rosée sucrée (le signe le plus faste possible) ; le peuple sera réglé, sans qu'on le contraigne.

B. Quand, au commencement, dans ce monde visible, le Principe par sa communication produisit les êtres qui ont des noms (sensibles), il ne se communiqua pas à l'infini, ni d'une manière qui l'épuisât, (mais seulement comme par des prolongements ténus, sa masse restant intacte). Il en est du Principe par rapport aux êtres divers qui remplissent le monde, comme de la masse des grands fleuves et des mers par rapport aux ruisseaux et aux filets d'eau.

67

Résumé des commentaires

Chaque être existe par un prolongement du Principe en lui. Ces prolongements ne sont pas détachés du Principe, lequel ne diminue donc pas en se communiquant. Le prolongement du Principe dans l'être, est la nature de cet être. Le Principe est la nature universelle, étant la somme de toutes les natures individuelles, ses prolongements.

Chapitre 33

A. Connaître les autres, c'est sagesse ; mais se connaître soi-même, c'est sagesse supérieure, (la nature propre étant ce qu'il y a de plus profond et de plus caché). — Imposer sa volonté aux autres, c'est force ; mais se l'imposer à soi-même, c'est force supérieure (les passions propres étant ce qu'il y a de plus difficile à dompter). Se suffire (être content de ce que le destin a donné) est la vraie richesse ; se maîtriser (se plier à ce que le destin a disposé) est le vrai caractère.

B. Rester à sa place (naturelle, celle que le destin a donnée), fait durer longtemps. Après la mort, ne pas cesser d'être, est la vraie longévité, (laquelle est le partage de ceux qui ont vécu en conformité avec la nature et le destin).

68

Résumé des commentaires

La mort et la vie, deux formes de l'être. En B, il s'agit de la survivance consciente. Voyez Tome I. Introduction, page 10.

Chapitre 34

A. Le grand Principe se répand, dans tous les sens. Il se prête avec complaisance à la genèse de tous les êtres (ses participés). Quand une œuvre est devenue, il ne se l'attribue pas. Bienveillamment il nourrit tous les êtres, sans s'imposer à eux comme un maître (pour les avoir nourris ; les laissant libres ; n'exigeant d'eux aucun retour avilissant). A cause de son désintéressement constant, il devrait, ce semble, être comme diminué. Mais non ; tous les êtres envers lesquels il est si libéral, affluant vers lui, il se trouve grandi (par cette confiance universelle).

B. Le Sage imite cette conduite. Lui aussi se fait petit (par son désintéressement et sa délicate réserve), et acquiert par là la vraie grandeur.

69

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 35

A. Parce qu'il ressemble au grand prototype (le Principe, par son dévouement désintéressé), tous vont au Sage. Il les accueille tous, leur fait du bien, leur donne repos, paix et bonheur.

B. La musique et la bonne chère retiennent pour une nuit seulement un hôte qui passe (les plaisirs sensuels sont passagers et il n'en reste rien). Tandis que l'exposé du grand principe du dévouement désintéressé, simple et sans apprêt, qui ne charme ni les yeux ni les oreilles, plaît, se grave, et est d'une fécondité inépuisable en applications pratiques.

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 36

A. Le commencement de la contraction suit nécessairement l'apogée de l'expansion. L'affaiblissement suit la force, la décadence suit la prospérité, le dépouillement suit l'opulence. Voilà la lumière subtile (que beaucoup ne veulent pas voir). Toute puissance et toute supériorité précédente, s'expie par la débilité et l'infériorité subséquente. Le plus appelle le moins, l'excès appelle le déficit.

B. Que le poisson ne sorte pas des profondeurs (où il vit ignoré mais en sécurité, pour se montrer à la surface où il sera harponné). Qu'un État ne fasse pas montre de ses ressources, (s'il ne veut pas qu'aussi-tôt tous se tournent contre lui pour l'écraser).

71

Résumé des commentaires

Rester petit, humble, caché ; ne pas attirer l'attention ; voilà le secret pour vivre bien et longtemps.

Chapitre 37

A. Le Principe est toujours non-agissant (n'agit pas activement) et cependant tout est fait par lui (par participation inapparente).

B. Si le prince et les seigneurs pouvaient gouverner ainsi (sans y mettre la main), tous les êtres deviendraient spontanément parfaits (par retour à la nature).

C. Il n'y aurait plus ensuite qu'à réprimer leurs velléités éventuelles de sortir de cet état (en agissant, en les rappelant chaque fois à la nature innommée à la simplicité primordiale du Principe). Dans cet état de nature innommée, pas de désirs. Pas de désirs, et tout est en paix, et l'État se gouverne de lui-même.

72

Les commentaires n'ajoutent rien. Comparez chapitre 3.

LIVRE II

Chapitre 38

A. Ce qui est supérieur à la Vertu du Principe (le Principe lui-même considéré dans son essence), n'agit pas, mais conserve en soi la Vertu à l'état d'immanence. Tout ce qui est inférieur à la Vertu du Principe (les règles de conduite artificielles), n'est qu'un palliatif à la perte de la Vertu ; palliatif qui n'a avec elle rien de commun.

B. Ce qui est supérieur à la Vertu (le Principe), n'agit pas en détail. Ce qui est inférieur à la Vertu (les règles artificielles), n'existe que pour l'action en détail.

C. Ce qui est au-dessus de la bonté (artificielle confucéenne, le Principe) n'agit pas en détail. Ce qui est au-dessus de l'équité (artificielle, la bonté) agit en détail. Ce qui est au-dessus des rites (l'équité) lutte avec les penchants des divers êtres, d'où les rites et les lois.

En d'autres termes, après l'oubli de la nature avec ses instincts naturels bons, vinrent les principes artificiels palliatifs de ce déficit ; lesquels sont, dans l'ordre descendant, la bonté, l'équité, les rites et les lois.

Oui, les rites ne sont qu'un pauvre expédient pour couvrir la perte de la droiture et de la franchise originelles. Ils sont une source de troubles (étiquette, rubriques) plutôt que d'ordre.

Enfin le dernier terme de cette évolution descendante, la sagesse politique, fut le commencement de tous les abus.

D. L'homme vraiment homme, s'en tient à la droiture et au bon sens naturels, méprisant les principes artificiels. Usant de discernement, il rejette cela (le faux), pour embrasser ceci (le vrai).

Résumé des commentaires

Ce chapitre est dirigé contre le Confucéisme. Le bon sens naturel global, c'est l'unité. Les préceptes moraux artificiels, c'est la multiplicité. Le chapitre suivant va montrer que la multiplicité ruine, que l'unité sauve.

Chapitre 39

A. Voici les êtres qui participent à la simplicité primitive. Le ciel, qui doit à cette simplicité sa luminosité. La terre, qui lui doit sa stabilité. L'action génératrice universelle, qui lui doit son activité. L'espace médian, qui lui doit sa fécondité. La vie commune à tous les êtres. Le pouvoir de l'empereur et des princes. (Vie et pouvoir étant des émanations du Principe).

B. Ce qui les fait tels, c'est la simplicité (primitive à laquelle ils participent). Si le ciel venait à la perdre, il tomberait. Si la terre venait à la perdre, elle vacillerait. Si l'action génératrice la perdait, elle cesserait. Si l'espace médian la perdait, il s'épuiserait. Si la vie la perdait, tous les êtres disparaîtraient. Si l'empereur et les princes la perdaient, c'en serait fait de leur dignité.

C. Toute élévation, toute noblesse, est assise sur l'abaissement et la simplicité (caractères propres du Principe). Aussi est-ce avec raison, que l'empereur et les princes, les plus exaltés des hommes, se désignent par les termes, seul, unique, incapable, et cela sans s'avilir.

D. (Appliquant le même principe de la simplicité dans leur gouvernement), qu'ils réduisent les multitudes de leurs sujets à l'unité, les considérant comme une masse indivise avec une impartialité seraine, n'estimant pas les uns précieux comme jade et les autres vils comme cailloux.

Résumé des commentaires

La vue, globale, comme d'une distance infinie, les individus et les détails n'étant pas visibles. Nous connaissons cela. Ce chapitre complète le précédent.

Chapitre 40

A. Le retour en arrière (vers le Principe), est la forme de mouvement caractéristique de ceux qui se conforment au Principe. L'atténuation est l'effet que produit en eux leur conformation au Principe.

B. Considérant que tout ce qui est, est né de l'être simple, et que l'être est né du non-être de forme, ils tendent, en se diminuant sans cesse, à revenir à la simplicité primordiale.

Les commentaires n'ajoutent rien au sens, qui est clair.

Chapitre 41

A. Quand un lettré d'ordre supérieur a entendu parler du retour au Principe, il s'y applique avec zèle. Si c'est un lettré d'ordre moyen, il s'y applique avec indécision. Si c'est un lettré d'ordre inférieur, il s'en moque. Et c'est une marque de la vérité de cette doctrine, que cette sorte de gens s'en moque. Le fait qu'ils ne la comprennent pas, prouve sa transcendance.

B. On dit, comme en proverbe : ceux qui ont compris le Principe, sont comme aveuglés ; ceux qui tendent vers lui, sont comme désorientés ; ceux qui l'ont atteint, paraissent comme vulgaires. C'est que, la grande vertu se creuse comme une vallée, la grande lumière se voile volontairement de ténèbres, la vertu vaste fait croire qu'elle est défectueuse, la vertu solide se donne l'air de l'incapacité, le Sage cache ses qualités sous des dehors plutôt rebutants.

C. Celui-là serait bien trompé, qui croirait à ces apparences. Carré si grand que ses angles sont invisibles (infini) ! Grand vase jamais fini ! Grand sens dans un faible son ! Grand type mais insaisissable ! Le Sage ressemble au Principe. — Or le Principe est latent et n'a pas de nom, mais par sa douce communication, tout est produit. Ainsi, à proportion, du Sage.

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 42

A. Le Principe ayant émis sa vertu une, celle-ci se mit à évoluer selon deux modalités alternantes. Cette évolution produisit (ou condensa) l'air médian (la matière ténue). De la matière ténue, sous l'influence des deux modalités yinn et yang, furent produits tous les êtres sensibles. Sortant du yinn (de la puissance), ils passent au yang (à l'acte), par influence des deux modalités sur la matière.

B. Ce que les hommes n'aiment pas, c'est d'être seuls, uniques, incapables, (l'obscurité et l'abaissement), et cependant les empereurs et les princes se désignent par ces termes, (humilité qui ne les avilit pas). Les êtres se diminuent en voulant s'augmenter, et s'augmentent en se diminuant.

C. En parlant ainsi, je redis l'enseignement traditionnel. Les forts arrogants ne meurent pas de leur belle mort. Je fais de cet axiome le fond de mon enseignement.

Rien de plus dans les commentaires. Dans A, il n'est pas question de la Trinité. A B, comparez chapitre 39 C.

Chapitre 43

A. Partout et toujours, c'est le mou qui use le dur (l'eau use la pierre). Le non-être pénètre même là où il n'y a pas de fissure (les corps les plus homogènes, comme le métal et la pierre). Je conclus de là, à l'efficacité suprême du non-agir.

B. Le silence et l'inaction ! Peu d'hommes arrivent à comprendre leur efficacité.

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 44

A. Le corps n'est-il pas plus important que la renommée ? La vie n'est-elle pas plus considérable que la richesse ? Est-il sage de s'exposer à une grande perte, pour un mince avantage ?

B. Celui qui aime fortement, use beaucoup (son cœur). Celui qui amasse beaucoup, va à une grande ruine (pillage ou confiscation). Tandis que le modeste n'encourt aucune disgrâce, le modéré ne périt pas mais dure.

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 45

A. Accompli, sous des dehors imparfaits, et donnant sans s'user. Rempli, sans le paraître, et déversant sans s'épuiser. Très droit, sous un air courbé ; très habile, sous des apparences maladroitesses ; très perspicace, avec l'extérieur d'un homme embarrassé ; voilà le Sage.

B. Le mouvement triomphe du froid (réchauffe), le repos abat la chaleur (rafraîchit). La vie retirée du Sage, rectifie tout l'empire, (vient à bout de sa dépravation).

Commentaires : Influence intense, sous les dehors de l'inaction.

Chapitre 46

A. Quand le Principe règne, (la paix étant parfaite), les chevaux de guerre travaillent aux champs. Quand le Principe est oublié, (la guerre étant à l'ordre du jour), on élève des chevaux de bataille jusque dans les faubourgs des villes.

B. Céder à ses convoitises, (et la manie de guerroyer en est une), c'est le pire des crimes. Ne pas savoir se borner, c'est la pire des choses néfastes. La pire des fautes, c'est vouloir toujours acquérir davantage. Ceux qui savent dire « c'est assez », sont toujours contents.

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 47

A. Sans sortir par la porte, on peut connaître tout le monde ; sans regarder par la fenêtre, on peut se rendre compte des voies du ciel (principes qui régissent toutes choses). — Plus on va loin, moins on apprend.

B. Le Sage arrive au but, sans avoir fait un pas pour l'atteindre. Il connaît, avant d'avoir vu, par les principes supérieurs. Il achève, sans avoir agi, par son influence transcendante.

Résumé des commentaires

La connaissance supérieure globale, est celle du Sage. La connaissance des détails, est indigne de lui.

Chapitre 48

A. Par l'étude, on multiplie chaque jour (dans sa mémoire les notions particulières inutiles et nuisibles) ; par la concentration sur le Principe, on les diminue chaque jour. Poussée jusqu'au bout, cette diminution aboutit au non-agir, (suite de l'absence de notions particulières).

B. Or il n'est rien, dont le non-agir (le laisser aller), ne vienne à bout. C'est en n'agissant pas, qu'on gagne l'empire. Agir pour le gagner, fait qu'on ne l'obtient pas.

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 49

A. Le Sage n'a pas de volonté déterminée ; il s'accommode à la volonté du peuple. Il traite également bien les bons et les mauvais, ce qui est la vraie bonté pratique. Il a également confiance dans les sincères et les non-sincères ; ce qui est la vraie confiance pratique.

B. Dans ce monde mélangé, le Sage est sans émotion aucune, et a les mêmes sentiments pour tous. Tous les hommes fixent sur lui leurs yeux et leurs oreilles. Il les traite tous comme des enfants, (bienveillance taoïste, quelque peu méprisante).

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 50

A. Les hommes sortent dans la vie, et rentrent dans la mort.

B. Sur dix hommes, trois prolongent leur vie (par l'hygiène), trois hâtent leur mort (par leurs excès), trois compromettent leur vie par l'attache qu'ils y ont, (un seul sur dix conserve sa vie jusqu'au terme, parce qu'il en est détaché).

C. Celui qui est détaché de sa vie, ne se détourne pas pour éviter la rencontre d'un rhinocéros ou d'un tigre ; il se jette dans la mêlée sans cuirasse et sans armes ; et cela sans éprouver aucun mal ; car il est à l'épreuve de la corne du rhinocéros, des griffes du tigre, des armes des combattants. Pourquoi cela ? parce que, extériorisé par son indifférence, il ne donne pas prise à la mort.

87

Résumé des commentaires

L'âme étant comme transportée hors du corps par l'extase, le corps ne peut pas être frappé à mort. L'idée paraît être que, pour être mortel, un coup doit atteindre la jonction du corps et de l'âme. Cette jonction cesse temporairement, chez l'extatique.

Chapitre 51

A. Le Principe donne la vie aux êtres ; puis sa Vertu les nourrit, jusqu'à complètement de leur nature, jusqu'à perfection de leurs facultés. Aussi tous les êtres vénèrent-ils le Principe et sa Vertu.

B. L'éminence du Principe et de sa Vertu, personne ne la leur a conférée ; ils l'ont de tout temps, naturellement.

C. Le Principe donne la vie ; sa Vertu fait croître, protège, parfait, mûrit, entretient, couvre (tous les êtres). Quand ils sont nés, il ne les accapare pas ; il les laisse agir librement, sans les exploiter ; il les laisse croître, sans les tyranniser. Voilà la Vertu transcendante.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 52

A. Ce qui fut avant le monde, devint la mère du monde. Qui a atteint la mère (la matière, le corps), connaît par elle son fils (l'esprit vital qui y est enfermé). Qui connaît le fils (son esprit vital) et conserve la mère (son corps), arrivera à la fin de ses jours sans accident.

B. S'il tient sa bouche fermée et ses narines closes (pour empêcher l'évaporation du principe vital), il arrivera à la fin de ses jours sans avoir éprouvé de décadence. Tandis que, s'il parle beaucoup et se fait de nombreux soucis, il usera et abrégera sa vie.

C. Borner ses considérations aux petites choses, et ses soucis aux affaires de faible importance, rend l'esprit clair et le corps fort. Concentrer dans son intelligence ses rayons intellectuels, et ne pas laisser l'application mentale léser son corps, c'est là voiler (son esprit) pour faire durer (sa vie).

Résumé des commentaires

Texte obscur, mais les commentateurs s'accordent. Fondement de l'aérothérapie taoïste, voyez Tome I. Introduction, page 13.

Chapitre 53

A. Quiconque est quelque peu sage, doit se conformer au grand Principe, en évitant par-dessus tout la fastueuse jactance. Mais, à cette voie large, on préfère les sentiers étroits. (Peu d'hommes marchent dans la voie du désintéressement obscur. Ils préfèrent les sentiers, leur vanité, leur avantage. Ainsi font les princes de ce temps.)

B. Quand les palais sont trop bien entretenus, les terres sont incultes et les greniers sont vides, (car les laboureurs sont réquisitionnés pour les corvées).

C. S'habiller magnifiquement, porter à la ceinture une épée tranchante, se gorger de nourriture et de boisson, amasser des richesses à ne plus savoir qu'en faire (comme font les princes de ce temps), c'est là ressembler au brigand (qui jouit avec ostentation de son butin). Pareille conduite est opposée au Principe.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 54

A. Celui qui bâtit sur le désintéressement, son œuvre ne sera pas détruite. Celui qui conserve avec désintéressement, ne perdra pas ce qu'il a. Ses fils et ses petits-fils lui feront des offrandes sans interruption (c'est-à-dire lui succéderont et jouiront du fruit de ses œuvres).

B. Il faut tout d'abord que soi-même l'on se soit conformé parfaitement au Principe ; ensuite cette conformité s'étendra spontanément, de soi, à sa famille, à son district, à la principauté, à l'empire ; (foyer central ; rayon de plus en plus vaste).

C. Par sa propre nature, on connaît celle des autres individus, et de toutes les collections d'individus, familles, districts, principautés, empire.

D. Comment connaître la nature de tout un empire ?.. Par cela (par sa propre nature, comme il a été dit ci-dessus).

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 55

A. Celui qui contient en lui la Vertu parfaite (sans luxure et sans colère), est comme le tout petit enfant, que le scorpion ne pique pas, que le tigre ne dévore pas, que le vautour n'enlève pas, que tout respecte.

B. Les os de l'enfant sont faibles, ses tendons sont débiles, mais il saisit fortement les objets (comme son âme et son corps se tiennent avec force). Il n'a encore aucune idée de l'acte de la génération, et conserve par suite sa vertu séminale complète. Il vagit doucement tout le long du jour, sans que sa gorge s'enroue, tant sa paix est parfaite.

C. La paix fait durer ; qui comprend cela, est éclairé. Tandis que tout orgasme, surtout la luxure et la colère, usent, De là vient que, à la virilité (dont l'homme abuse) succède la décrépitude. La vie intense est contraire au Principe, et par suite mortelle prématurément.

Résumé des commentaires

Ce chapitre condamne la luxure et la colère, comme étant ce qui use le plus la vie.

Chapitre 56

A. Celui qui parle (beaucoup, montre par là qu'il) ne connaît pas (le Principe).

B. Celui qui connaît (le Principe), ne parle pas. Il tient sa bouche close, il retient sa respiration, il émousse son activité, il se délivre de toute complication, il tempère sa lumière, il se confond avec le vulgaire. Voilà la mystérieuse union (au Principe).

C. Un pareil homme, personne ne peut se l'attacher (par des faveurs), ni le rebuter (par de mauvais traitements). Il est insensible au gain et à la perte, à l'exaltation comme à l'humiliation. Étant tel, il est ce qu'il y a de plus noble au monde.

93

Résumé des commentaires

超然物表，與造物遊 Supérieur à tout ce qui paraît, il converse avec l'auteur des êtres, le Principe. Tchang-houngyang.

Chapitre 57

A. Avec de la rectitude on peut gouverner, avec de l'habileté on peut guerroyer, mais c'est le non-agir qui gagne et conserve l'empire.

B. D'où sais-je qu'il en est ainsi ? De ce que je vais dire : Plus il y a de règlements, moins le peuple s'enrichit. Plus il y a de sources de revenus, moins il y a d'ordre. Plus il y a d'inventions ingénieuses, moins il y a d'objets sérieux et utiles. Plus le code est détaillé, plus les voleurs pullulent. La multiplication ruine tout.

C. Aussi le programme du Sage est-il tout contraire. Ne pas agir, et le peuple s'amende. Rester tranquille, et le peuple se rectifie. Ne rien faire, et le peuple s'enrichit. Ne rien vouloir, et le peuple revient à la spontanéité naturelle.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 58

A. Quand le gouvernement est simple, le peuple abonde en vertu. Quand le gouvernement est politique, le peuple manque de vertu.

B. Le mal et le bien, se succèdent, alternent. Qui discernera les apogées (de ce mouvement circulaire, le mal et le bien. C'est très délicat, un excès ou un défaut changeant l'entité morale). A beaucoup la juste mesure manque. Chez les uns la droiture exagérée dégénère en manie, chez les autres la bonté exagérée devient de l'extravagance. (Les vues varient en conséquence.) Il y a beau temps que les hommes sont ainsi fous.

C. (Le Sage les prend comme ils sont.) Morigéné, il n'est pas tranchant. Droit, il n'est pas rude. Eclairé, il n'humilie pas.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 59

A. Pour coopérer avec le ciel dans le gouvernement des hommes, l'essentiel c'est de tempérer son action.

B. Cette modération doit être le premier souci. Elle procure l'efficacité parfaite, laquelle réussit à tout, même à gouverner l'empire.

C. Qui possède cette mère de l'empire (sage modération), durera longtemps. Elle est ce qu'on a appelé la racine pivotante, le tronc solide. Elle est le principe de la perpétuité.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 60

A. Pour gouverner un grand État, il faut s'y prendre comme celui qui fait cuire de tout petits poissons, (très délicatement, autrement ils se dissocient).

B. Quand un État est gouverné d'après le Principe, les morts n'y apparaissent pas pour faire du mal au peuple, parce que le Sage qui gouverne ne fait pas de mal au peuple.

C. Le mérite de cette double tranquillité (de la part des morts et des vivants), revient donc au Sage.

97

Résumé des commentaires

Les fantômes ne sont pas les âmes des morts. Ils sont, dans l'harmonie morale, ce qu'est un tourbillon dans l'atmosphère physique au repos. Ce désordre est produit par le mouvement des passions, haines et autres. Il ne se produit pas quand les esprits sont calmes.

Chapitre 61

A. Si un grand État s'abaisse, comme ces creux dans lesquels les eaux confluent, tout le monde viendra à lui. Il sera comme la femelle universelle (Chapitre 8 et 28).

B. Dans sa passivité et son infériorité apparentes, la femelle est supérieure au mâle (car c'est elle qui enfante). — A condition de savoir s'abaisser, le grand État gagnera les petits États, qui s'abaissant aussi, rechercheront son protectorat. L'un s'étant abaissé recevra, les autres s'étant abaissés seront reçus. Au fond, le grand État désire protéger les autres, les petits États ne demandent qu'à reconnaître son protectorat.

C. Pour que ce vœu commun se réalise, il ne faut qu'une chose, mais il la faut nécessairement. A savoir, que les grands daignent s'abaisser vers les petits. (S'ils sont orgueilleux et durs, pas d'espoir.)

Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 62

A. Le Principe est le palladium de tous les êtres. C'est lui qui est le trésor du bon (ce par quoi il est bon), et le salut du mauvais (ce qui l'empêche de périr).

B. C'est à lui qu'il faut savoir gré des paroles affectueuses et de la noble conduite des bons. C'est par égard pour lui, que les méchants ne doivent pas être rejetés.

C. C'est pour cela (pour la conservation et le développement de la part du Principe qui est dans les êtres), que sont institués l'empereur et les grands ministres. Non pour qu'ils se complaisent dans leur sceptre et leur quadrigé. Mais pour qu'ils méditent sur le Principe, (s'avancent dans sa connaissance et le développent chez les autres).

D. Pourquoi les anciens faisaient-ils tant de cas du Principe ? N'est-ce pas parce qu'il est la source de tous les biens et le remède à tous les maux ? Ce qu'il y a de plus noble au monde !

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 63

A. Agir sans agir ; s'occuper sans s'occuper ; goûter sans goûter ; voir du même œil, le grand, le petit, le beaucoup, le peu ; faire le même cas des reproches et des remerciements ; voilà comme fait le Sage.

B. Il n'attaque les complications difficiles, que dans leurs détails faciles, et ne s'applique aux grands problèmes, que dans leurs faibles commencements.

C. Jamais le Sage n'entreprend rien de grand, c'est pourquoi il fait de grandes choses. Qui promet beaucoup, ne peut pas tenir sa parole ; qui s'embarrasse de trop de choses même faciles, ne réussit à rien.

D. Le Sage évite de loin la difficulté, aussi n'a-t-il jamais de difficultés.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 64

A. Ce qui est paisible, est facile à contenir ; ce qui n'a pas encore paru, est aisé à prévenir ; ce qui est faible, est facile à briser ; ce qui est menu, est aisé à disperser. Il faut prendre ses mesures avant que la chose ne soit, et protéger l'ordre avant que le désordre n'ait éclaté.

B. Un arbre que les deux bras ont peine à embrasser, est né d'une racine fine comme un cheveu ; une tour à neuf étages, s'élève d'un tas de terre ; un voyage de mille stades, a débuté par un pas.

C. Ceux qui en font trop, gâtent leur affaire. Ceux qui serrent trop fort, finissent par lâcher. Le Sage qui n'agit pas, ne gâte aucune affaire. Comme il ne tient à rien, rien ne lui échappe.

D. Quand le vulgaire fait une affaire, il la manque d'ordinaire, au moment où elle allait réussir, (l'enivrement de son commencement de succès, lui faisant perdre la mesure et commettre des maladresses). Il faut, pour réussir, que la circonspection du commencement, dure jusqu'à l'achèvement.

E. Le Sage ne se passionne pour rien. Il ne prise aucun objet, parce qu'il est rare. Il ne s'attache à aucun système, mais s'instruit par les fautes des autres. Pour coopérer à l'évolution universelle, il n'agit pas, mais laisse aller.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 65

A. Dans l'antiquité, ceux qui se conformaient au Principe, ne cherchaient pas à rendre le peuple intelligent, mais visaient à le faire rester simple.

B. Quand un peuple est difficile à gouverner, c'est qu'il en sait trop long. Celui qui prétend procurer le bien en y répandant l'instruction, celui-là se trompe et ruine ce pays. Tenir le peuple dans l'ignorance, voilà qui fait le salut d'un pays.

C. C'est là la formule de l'action mystérieuse, de grande profondeur, de longue portée. Elle n'est pas du goût des êtres (curieux) ; mais, grâce à elle, tout vient à bien paisiblement.

102

Comparez chapitre 3 B. Rien de plus dans les commentaires.

Chapitre 66

A. Pourquoi les fleuves et les océans sont-ils les rois de toutes les vallées ? (déversoirs généraux, recevant en tribut tous les cours d'eau). Parce qu'ils sont bénévolement les inférieurs de toutes les vallées (comme niveau). Voilà pourquoi toutes les eaux confluent vers eux.

B. Suivant cet exemple, que le Sage qui désire devenir supérieur au vulgaire, se mette en paroles au-dessous de lui (parle très humblement de lui-même), s'il veut devenir le premier, qu'il se mette à la dernière place, (et continue à faire ainsi, après qu'il aura été exalté). Alors il pourra être élevé au pinacle, sans que le peuple se sente opprimé par lui ; il pourra être le premier, sans que le peuple se plaigne de lui. Tout l'empire le servira avec joie, sans se lasser. Car lui ne s'opposant à personne, personne ne s'opposera à lui.

103

Comparez chapitre 8. Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 67

A. Tout l'empire dit que le Sage est noble, malgré son air vulgaire ; air qu'il se donne, précisément parce qu'il est noble (pour voiler sa noblesse et ne pas s'attirer d'envieux). Tout le monde sait, au contraire, combien ceux qui posent pour nobles, sont hommes de mince valeur.

B. Le Sage prise trois choses et y tient : la charité, la simplicité, l'humilité. Étant charitable, il sera brave (dans les justes limites, sans cruauté). Étant simple, il sera libéral (dans les justes limites, sans gaspillage). Étant humble, il gouvernera les hommes sans tyrannie.

C. Les hommes d'aujourd'hui mettent en oubli la charité, la simplicité, l'humilité. Ils prisent la guerre, le faste, l'ambition. C'est là vouloir périr. C'est vouloir ne pas réussir.

D. Car c'est l'agresseur charitable, qui gagne la bataille (non l'agresseur barbare ; c'est le défenseur charitable, qui est inexpugnable (non le batailleur impitoyable). Ceux auxquels le ciel veut du bien, il les fait charitables.

Résumé des commentaires

La simplicité et l'humilité sont traitées ailleurs, chapitres 75, 77 et 78.

Chapitre 68

A. Que celui qui commande, ne pense pas que c'est la tactique, la valeur, l'effort, qui donnent la victoire.

B. C'est en se mettant au service des hommes, qu'on dompte les hommes. C'est là le vrai procédé, qu'on formule parfois comme suit : art de ne pas lutter (de s'accommoder, de gagner en se faisant tout à tous) ; pouvoir de manier les hommes ; action conforme à celle du ciel. Toutes ces formules désignent la même chose, qui lit la grandeur des Anciens.

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 69

A. Plutôt la défensive que l'offensive, plutôt reculer d'un pied qu'avancer d'un pouce, sont des principes courants dans l'art militaire. Céder vaut mieux que triompher. Prévenir par la diplomatie vaut mieux encore.

B. C'est là le sens de certaines formules abstruses de l'art militaire, comme : avancer sans marcher ; se défendre sans remuer les bras ; statu quo sans lutte ; conserver sans armes, et autres.

C. Il n'est pas de fléau pire qu'une guerre faite à la légère, (cherchée délibérément, poussée au-delà du nécessaire). Qui fait cela, expose ses biens à leur perte, et cause beaucoup de deuil.

106

Suite du chapitre précédent. Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 70

A. Ce que j'enseigne (c'est Lao-tzeu qui parle), est facile à comprendre et à pratiquer, et pourtant le monde ne veut ni le comprendre ni le pratiquer.

B. Mes préceptes et mes procédés dérivent d'un principe et d'un procédé supérieur, le Principe et sa vertu.

C. Le monde ne reconnaît pas le Principe qui me dirige, c'est pourquoi il ne me connaît pas, moi. Très peu me comprennent. Cela fait ma gloire. Il m'advient comme au Sage, qui est méconnu du vulgaire à cause de sa tenue grossière, quoiqu'il ait le sein rempli de pierres précieuses.

107

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 71

A. Tout savoir et croire qu'on ne sait rien, voilà le vrai savoir (la science supérieure). Ne rien savoir et croire qu'on sait tout, voilà le mal commun des humains.

B. Tenir ce mal pour un mal, en préserve. Le Sage est exempt de fatuité, parce qu'il redoute la fatuité. Cette crainte l'en préserve.

Résumé des commentaires

108

Le non-savoir rentre dans le non-agir, car savoir est un acte, disent les Taoïstes, qui rejettent les théories, généralisations, classifications, n'admettant que l'appréhension objective des cas particuliers.

Chapitre 72

A. Ceux-là se perdent, qui ne craignent pas, alors qu'ils devraient craindre, (qui s'exposent au danger, par curiosité, par amour du gain, par ambition).

B. Ne trouvez pas trop étroite votre demeure natale, ne vous dégoûtez pas de la condition dans laquelle vous êtes né. (Restez ce que vous êtes et où vous êtes. L'effort pour chercher mieux, vous perdrait peut-être.). — On ne se dégoûte pas, à condition de ne pas vouloir se dégoûter. (Le dégoût est toujours volontaire, provenant de ce qu'on a comparé sa situation à une autre, et préféré l'autre.)

C. Le Sage connaît sa valeur, mais ne se montre pas (n'éprouve pas le besoin d'exhiber sa valeur). Il s'aime, mais ne cherche pas à se faire estimer. Il discerne, adoptant ceci et rejetant cela (d'après les lumières de sa sagesse).

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 73

A. Le courage actif (valeur guerrière) procure la mort. Le courage passif (patience, endurance) conserve la vie. Il y a donc deux courages, l'un nuisible, l'autre profitable.

B. (Patience et longanimité valent toujours mieux que l'action incisive, même dans le gouvernement, dans la politique.) Car, le ciel veut-il du mal à cet homme ou à cette nation ? et pourquoi ? qui le sait ? — Aussi le Sage est-il toujours comme embarrassé, (hésitant, se décidant difficilement à l'intervention énergique).

C. Car la voie du ciel (sa conduite constante), c'est de ne pas intervenir positivement. Il vainc sans lutter. Il se fait obéir sans ordonner. Il fait venir sans appeler. Il fait tout aboutir, en ayant l'air de tout laisser traîner.

D. Le filet du ciel enserre tout. Ses mailles sont larges, et pourtant personne ne lui échappe.

Résumé des commentaires

D. Supposé que, par bénignité, le Sage ait laissé échapper un coupable du filet de la loi humaine, le filet céleste le prendra. Le Sage s'en remet donc au ciel, et agit plutôt moins que plus, de peur d'agir contre les intentions du ciel, ou d'empiéter sur ses droits.

Chapitre 74

A. Si le peuple ne craint pas la mort, à quoi bon chercher à le contenir par la crainte de la mort ? S'il craignait la mort, alors seulement prendre et tuer ceux qui font du désordre, détournerait les autres d'en faire autant.

B. (Ils ont donc tort, les légistes, qui prodiguent la peine de mort, et croient que cela fera tout marcher.) Celui qui est préposé à la mort (le ciel), tue. (Laissons-le faire. Ne faisons pas son métier. Lui seul en est capable.)

C. A l'homme qui voudrait tuer à sa place, il arriverait comme il arrive à celui qui joue avec la doloire du charpentier. Ceux qui, à ce jeu-là, ne se coupent pas les doigts, sont rares.

112

Résumé des commentaires

Pour tirer quelque chose des hommes, mieux vaut les traiter avec bénignité. — Contre l'école des légistes 法家 fa-kia, qui ne connaît que les supplices. C'est un fait d'expérience, disent les commentateurs, que le peuple craint moins la mort que les travaux forcés par exemple ; et que, une fois emballé, il perd toute crainte.

Chapitre 75

A. Si le peuple a faim, c'est parce que le prince dévore des sommes excessives (qu'il lui extorque).

B. Si le peuple est rétif, c'est parce que le prince agit trop, (l'indispose par ses innovations).

C. Si le peuple s'expose légèrement à la mort (dans des entreprises hasardeuses), c'est parce qu'il aime trop la vie (amour du bien-être, de la jouissance, de la gloire).

D. Celui qui ne fait rien pour vivre, est plus sage que celui qui se donne du mal pour vivre.

113

Résumé des commentaires

Que le prince et le peuple cultivent la simplicité, et tout ira bien. Ce chapitre continue le chapitre 67. Le sens de D est : celui qui ne se soucie pas de la richesse et de la gloire, est plus sage que celui qui se fatigue et se met en péril, pour la richesse et la gloire.

Chapitre 76

A. Quand l'homme vient de naître, il est souple et faible (mais plein de vie) ; quand il est devenu fort et puissant, alors il meurt.

B. Il en est de même des végétaux, délicats (herbacés) à leur naissance, ligneux à leur mort.

C. Celui qui est fort et puissant, est marqué pour la mort ; celui qui est flexible et faible, est marqué pour la vie.

D. L'armée nombreuse sera défaite. Le grand arbre sera abattu.

E. Tout ce qui est fort et grand, est en moins bonne situation. L'avantage est toujours au souple et au faible.

Chêne et roseau du bon La Fontaine.

Chapitre 77

A. Le ciel en agit (à l'égard des hommes), comme l'archer qui, bandant son arc, déprime les convexités et fait bomber les concavités (que son arc présentait à l'état de repos), diminuant le plus et augmentant le moins, (abaissant ce qui est élevé, et élevant ce qui est abaissé). Il ôte à ceux qui abondent, et ajoute à ceux qui manquent.

B. Tandis que les hommes (mauvais princes qui grugent le peuple), font tout le contraire, ôtant à ceux qui manquent (le peuple), pour ajouter à ceux qui abondent (leurs favoris)... Alors que tout superflu devrait revenir à l'empire (au peuple)... Mais cela, seul celui qui possède le Principe, en est capable.

C. Le Sage se conforme au Principe. Il influe, sans s'attribuer le résultat. Il accomplit, sans s'approprier son œuvre. Il ne prétend pas au titre de Sage, (mais se tient volontairement dans l'obscurité).

Nota : l'arc chinois se bande en le retournant, ce qui produit exactement l'effet décrit en A.

Chapitre 78

A. En ce monde, rien de plus souple et de plus faible que l'eau ; cependant aucun être, quelque fort et puissant qu'il soit ; ne résiste à son action (corrosion, usure, choc des vagues) ; et aucun être ne peut se passer d'elle (pour boire, croître, etc.).

B. Est-il assez clair que la faiblesse vaut mieux que la force, que la souplesse prime la raideur ? Tout le monde en convient ; personne ne fait ainsi.

C. Les Sages ont dit : Celui-là est capable d'être le chef du territoire et le souverain de l'empire, que ne rebutent, ni l'ordure morale, ni le malheur politique. (Celui qui est assez souple pour s'accommoder à tout cela ; et non l'homme raide et systématique.)

116

D. C'est là une parole bien vraie, quoiqu'elle offense les oreilles d'un grand nombre.

Ce chapitre et le précédent, se rattachent au chapitre 67.

Chapitre 79

A. Après que le principal d'une contestation a été arrangé, il reste toujours des griefs accessoires, et la charité ne revient pas à l'état où elle était auparavant (froissements).

B. (Aussi le Sage ne conteste-t-il jamais, malgré son droit.) Gardant son talon de souche, il n'exige, pas l'exécution (de ce qui est écrit).

C. Celui qui sait se conduire d'après la Vertu du Principe, laisse dormir ses titres. Celui qui ne sait pas se conduire ainsi, extorque ce qui lui est dû.

D. Le ciel est impartial. (S'il était capable de quelque partialité,) il avantagerait les gens de bien, (ceux qui font comme il est dit en C. Il les comblerait, parce qu'ils ne demandent rien).

Les commentaires n'ajoutent rien.

Chapitre 80

A. Si j'étais roi d'un petit État, d'un petit peuple, je me garderais bien d'utiliser (de mettre en charge) les quelques dizaines d'hommes capables que cet État contiendrait.

B. J'empêcherais mes sujets de voyager, en leur faisant craindre la mort par accident possible, tellement qu'ils n'oseraient pas monter dans un bateau ou sur un char.

C. Je défendrais tout usage des armes.

D. En fait de lettres et de science, je les obligerais à revenir aux cordelles à nœuds (quippus).

E. C'est alors qu'ils trouveraient leur nourriture savoureuse, leurs habits beaux, leurs maisons paisibles, leurs us et coutumes agréables.

F. (J'empêcherais la curiosité et les communications, au point que,) mes sujets entendissent-ils de chez eux les cris des coqs et des chiens de l'État voisin, ils mourraient de vieillesse avant d'avoir passé la frontière et eu des relations avec ceux de l'État voisin.

Le rat dans son fromage, idéal taoïste.

Chapitre 81

A. (J'ai fini. Vous trouverez peut-être mon discours assez fruste, peu subtil, guère savant.) C'est que la franchise native ne s'attife pas, la droiture naturelle n'ergote pas, le sens commun se passe de l'érudition artificielle.

B. Le Sage ne thésaurise pas, mais donne. Plus il agit pour les hommes, plus il peut ; plus il leur donne, plus il a. Le ciel fait du bien à tous, ne fait de mal à personne. Le Sage l'imité, agissant pour le bien de tous, et ne s'opposant à personne.

Les commentaires n'ajoutent rien.